

## L'ENFANCE DANS MÉMOIRES D'HADRIEN

par Rémy POIGNAULT  
(Université de Clermont-Ferrand II)

Quand elle se lance dans l'immense entreprise de donner la parole à l'empereur du second siècle de notre ère Hadrien, Marguerite Yourcenar veut trouver le ton juste, et, s'il lui est impossible de s'effacer totalement derrière son personnage<sup>1</sup>, elle est soucieuse de la réalité historique : « Quoi qu'on fasse, on reconstruit toujours le monument à sa manière. Mais c'est déjà beaucoup de n'employer que des pierres authentiques » (CNMH, p. 536).

Pour le sujet qui nous intéresse ici, l'enfance du prince, il convient d'abord de donner quelques précisions sur ce que pouvait représenter cette période pour les anciens Romains. Si l'on se tourne vers l'étymologie, la vision de l'enfance paraît surtout négative : l'enfant, *infans*, est défini comme celui qui ne parle pas, et cette catégorie s'étend jusqu'à l'âge de sept ans ; Isidore de Séville (*Étymologies*, XI, 2) explique cette dénomination par des difficultés d'élocution dues à l'implantation des dents, mais on ne saurait s'en satisfaire<sup>2</sup> ; Varron, dans le *De lingua Latina*, VI, 52, est sans doute plus proche de l'opinion des spécialistes modernes de l'enfance qui considèrent que c'est vers sept ans que l'enfant acquiert « les premières opérations "concrètes" de la logique et [...] la première cohérence du langage »<sup>3</sup>, ce qu'on nomme l'âge de raison ; le savant latin lie, en effet, la parole et le sens : « Parle l'être humain qui commence à exprimer par la bouche une parole dotée de signification »<sup>4</sup>. Jusqu'à l'âge de sept ans, l'enfant n'intéresserait donc pas le monde des hommes raisonnables. Mais la réalité, bien sûr, ne s'enferme pas totalement dans

---

<sup>1</sup> CNMH, p. 527 : « Portrait d'une voix. Si j'ai choisi d'écrire ces *Mémoires d'Hadrien* à la première personne, c'est pour me passer le plus possible de tout intermédiaire, fût-ce de moi-même. Hadrien pouvait parler de sa vie plus fermement et plus subtilement que moi ». Nos références à *Mémoires d'Hadrien* sont faites d'après *Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982.

<sup>2</sup> Jean-Pierre NÉRAUDAU, *La jeunesse dans la littérature et les institutions de la Rome républicaine*, Paris, 1979, p. 97.

<sup>3</sup> ID., *ibid.*, qui s'appuie sur les travaux de H. Wallon, B. Inhelder et J. Piaget.

<sup>4</sup> *Fatur is qui primum homo significabilem ore mittit uocem* (traduction de Pierre FLOBERT, Les Belles Lettres).

l'étymologie et les Romains savent s'attendrir devant les jeunes enfants : le peuple aime les jeunes princes ; l'empereur Auguste a fait représenter sur la frise de l'*Ara Pacis*, parmi les membres de la famille impériale, ses petits-fils, Caius César (âgé de sept ans) et Lucius César (âgé de quatre ans), à une place privilégiée car ils les a adoptés les destinant à sa succession<sup>5</sup> ; les *putti* des peintures pompéiennes révèlent aussi l'attachement du public à ces représentations de petits enfants. En outre, quelques décennies après la mort d'Hadrien, la correspondance du maître de rhétorique de Marc Aurèle, M. Cornelius Fronton, présente des signes de l'attendrissement du grand-père devant ses petits-enfants : ainsi il s'extasie sur le petit Victorinus<sup>6</sup> qui ne sait que babiller<sup>7</sup> *da* (« donne »), lui réclame toujours quelque chose et semble déjà avoir des goûts semblables aux siens. Le second siècle latin a donc pu s'ouvrir au monde de l'intimité familiale ; mais si ces marques de tendresse se trouvent plus facilement exprimées dans une lettre que dans les grands genres littéraires, au siècle précédent, Virgile fait figurer tout au long de son épopée<sup>8</sup> l'*Énéide* le fils d'Énée, Ascagne, et cela même tout bébé, dans un écho homérique rappelant Andromaque mettant Astyanax dans les bras d'Hector.

Pour parler de l'enfance d'Hadrien, Marguerite Yourcenar pouvait se référer principalement aux biographies impériales – un texte de la fin du IV<sup>e</sup> siècle, la *Vie d'Hadrien* dans l'*Histoire Auguste*, bien sûr, qui est sa source principale, mais aussi à Suétone, dont les *Vies des douze Césars* lui montraient ce que l'on retenait principalement de l'enfance des princes – ; *Mémoires d'Hadrien*, en effet, sous la fiction de la première personne, relève pour une part de la biographie. L'auteur pouvait aussi bénéficier des traces de sa propre enfance que Marc Aurèle consigne dans ses *Pensées*. Ce que Suétone recherche surtout dans l'enfant ce sont les indices de l'homme à venir dans une sorte de lecture rétrospective : Domitien dès le début de sa puberté dévoile ses penchants au vice en se prostituant (*Dom.*, 1, 2-3), tandis que pour Titus « [d]ès son enfance, brillèrent en lui les qualités du corps et de l'esprit, qui se développèrent de plus en plus avec le progrès de l'âge »<sup>9</sup>. Le biographe s'attache aussi aux prodiges qui

<sup>5</sup> Cf. Gilles SAURON, *L'histoire végétalisée. Ornement et politique à Rome*, Paris, éd. Picard, 2000, p. 65 sq.

<sup>6</sup> ou Fronto, car il porte les deux noms.

<sup>7</sup> FRONTON, 178, 7-179, 3 (éd. Van den Hout, 1988) : *congarrit* (178, 14).

<sup>8</sup> Cf. Jean-Pierre NÉRAUDAU, *Être enfant à Rome*, Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 128-135.

<sup>9</sup> SUÉTONE, *Titus*, 3, 1, traduction d'Henri AILLOUD, Les Belles Lettres (nous citerons désormais Suétone dans cette traduction) : *In puero statim corporis animique dotes explenduerunt, magisque ac magis deinceps per aetatis gradus*. Othon commence

annoncent l'élévation future au trône : ainsi pour Auguste, Néron, Galba ou les fils de Vespasien<sup>10</sup>. Suétone réserve, pour certains princes se signalant par un goût pour l'étude, une rubrique à leur éducation : ainsi Claude ou Néron<sup>11</sup>. Il explique, le cas échéant, le surnom reçu par quelques princes dans leur enfance, comme Auguste ou Caligula<sup>12</sup>. Suétone aime à faire des recherches sur le lieu de naissance des Césars, discutant assez longuement parfois les diverses hypothèses quand il y a doute, comme pour Caligula<sup>13</sup>. Mais c'est uniquement à propos de Vespasien qu'est signalé un attachement du prince au pays et à la demeure de son enfance : Vespasien visite souvent, même une fois empereur, la modeste maison de Cosa en Étrurie où il fut élevé et qu'il a laissée « telle qu'elle avait été autrefois, pour retrouver intactes toutes les images familières à ses yeux »<sup>14</sup>.

Comme événements de l'enfance dignes d'être notés, on trouve chez Suétone la perte du père. Il faut dire que la plupart des Césars furent assez tôt orphelins de père. Mais ce fait n'intéresse pas tant le biographe d'un point de vue psychologique que d'un point de vue social : il indique, tout au plus, les incidences que cela a pu avoir sur leur éducation, leur patrimoine<sup>15</sup>. Il retient surtout les manifestations publiques du *puer* : ainsi la mort du père donne à Tibère l'occasion, conformément à la tradition qui veut que ce soit le fils aîné qui rende cet hommage à son père, de prononcer, alors qu'il n'a que 9 ans, l'éloge funèbre de son père au forum<sup>16</sup>. D'autres occasions de sorties

---

très tôt par se montrer prodigue et effronté (ID., *Othon*, 2, 2) ; Vitellius passe son enfance et le début de son adolescence à Capri parmi les mignons de Tibère (ID., *Vitellius*, 3, 5-6).

<sup>10</sup> Respectivement SUÉTONE, *Auguste*, 94 ; *Néron*, 6, 1 ; *Galba*, 4, 2 ; *Vespasien*, 5, 2. dans le cas de Titus, c'est un physiognomoniste qui, examinant l'enfant, lui prédit le trône (ID., *Titus*, 2, 2).

<sup>11</sup> Respectivement SUÉTONE, *Claude*, 3 ; *Néron*, 20, 1 ; 52.

<sup>12</sup> Auguste fut appelé dans sa jeunesse *Thurinus* (SUÉTONE, *Auguste*, 7, 1) ; Caligula reçut à l'armée, où il accompagnait son père, le surnom qui lui est resté (ID., *Caligula*, 9).

<sup>13</sup> SUÉTONE, *Caligula*, 8 ; mais aussi Tibère : ID., *Tibère*, 5.

<sup>14</sup> SUÉTONE, *Vespasien*, 2, 2 : [...] *manente uilla qualis fuerat olim, ne quid scilicet oculorum consuetudini deperiret*. Pour Auguste aussi il signale que la maison où il fut élevé était modeste : *Auguste*, 6.

<sup>15</sup> César (SUÉTONE, *César*, 1, 1) ; Auguste (ID., *Auguste*, 8, 1) ; Tibère (ID., *Tibère*, 6, 5) ; Claude (ID., *Claude*, 2, 3) ; pour Caligula (ID., *Caligula*, 10, 1-3) il indique dans quelles maisons successives il fut élevé après la mort de Germanicus ; et pour Néron (ID., *Néron*, 6, 4), qu'il fut spolié de l'héritage paternel par Caligula et il ajoute qu'il fut élevé par sa tante Lépida car sa mère avait été condamnée à la relégation.

<sup>16</sup> SUÉTONE, *Tibère*, 6, 5. Auguste prononce à 12 ans l'éloge funèbre de sa grand-mère Julie (SUÉTONE, *Auguste*, 8, 1) ; Caligula fait de même pour Livie, alors qu'il est encore *praetextatus* (SUÉTONE, *Caligula*, 10, 2).

publiques sont le triomphe impérial : Tibère caracole ainsi auprès du char d'Auguste lors de son triomphe après Actium<sup>17</sup>, participe<sup>18</sup>, comme plus tard Néron aux Jeux troyens<sup>19</sup> ; le malheureux Claude, au contraire, doit, comme on a honte de ses difformités, cacher son visage lors du combat de gladiateurs qu'il donne à la mémoire de Drusus<sup>20</sup>.

Assez rares, par ailleurs, sont les anecdotes concernant l'enfance. Parfois, c'est un risque couru qui est signalé : Titus, élevé à la cour en compagnie de Britannicus, goûta, dit-on, au breuvage fatal que Néron avait fait préparer pour le fils de Claude et il en fut longtemps malade<sup>21</sup>. Ou encore, Tibère accompagnant ses parents dans leur fuite manque les trahir par ses vagissements et périr dans un incendie<sup>22</sup> ; citons encore les vicissitudes de Néron avec Messaline<sup>23</sup>. Dans le cas de Néron sont précisées aussi les manœuvres pour le faire accéder au pouvoir avec son adoption, ainsi que ses rapports avec Britannicus<sup>24</sup>. Pour Claude, ce sont ses problèmes de santé<sup>25</sup>.

Les *Pensées* de Marc Aurèle ne constituent certes pas une autobiographie au sens moderne du terme<sup>26</sup>, puisque ce sont des notes personnelles, des exhortations à soi-même, des « exercices spirituels », selon la formule de Pierre Hadot<sup>27</sup>, mais ce qu'il dit de son enfance peut servir de point de référence à Marguerite Yourcenar. L'empereur s'y souvient des morts et leur rend hommage, morts qu'il n'a pas connus ou, au contraire, qui lui ont été proches, ses parents, ses maîtres. C'est par l'entremise de ces êtres qui lui sont chers et à qui il doit quelque chose, qu'il évoque, en leur rendant grâce, certains traits de son enfance ; il s'agit surtout d'un itinéraire spirituel : « Il y a tout d'abord l'enfance, entourée des figures tutélaires du grand-père Annius Verus, du père très tôt décédé, de la mère, de l'arrière-grand-père Catilius Severus, du précepteur, d'un certain Diognète. Puis il y a la découverte de la philosophie [...] »<sup>28</sup>.

La section de *Mémoires d'Hadrien* intitulée *Varius multiplex multiformis*, qui commence le récit chronologique de la vie d'Hadrien

---

<sup>17</sup> SUÉTONE, *Tibère*, 6, 5.

<sup>18</sup> SUÉTONE, *Tibère*, 6, 6.

<sup>19</sup> SUÉTONE, *Néron*, 7, 1.

<sup>20</sup> SUÉTONE, *Claude*, 2, 5.

<sup>21</sup> SUÉTONE, *Titus*, 2, 3.

<sup>22</sup> SUÉTONE, *Tibère*, 6, 1-2.

<sup>23</sup> SUÉTONE, *Néron*, 6, 7.

<sup>24</sup> SUÉTONE, *Néron*, 7, 2 ; 7, 4.

<sup>25</sup> SUÉTONE, *Claude*, 2.

<sup>26</sup> Cf., en particulier, Pierre HADOT, *La citadelle intérieure*, Paris, 1992, p. 39 sq.

<sup>27</sup> ID., *ibid.*, p. 49.

<sup>28</sup> ID., *ibid.*, p. 296.

après les réflexions d'*Animula vagula blandula*, s'ouvre, dans la tradition de la biographie antique, mais aussi avec, en filigrane, un écho des *Pensées* de Marc Aurèle, par l'évocation des générations précédentes : le propos se réduit ici, à part quelques vagues considérations sur ses plus lointains ancêtres, à son grand-père Marullinus, son père, sa mère, son « grand-oncle Aelius », auxquels il faut ajouter sa sœur Pauline. Marguerite Yourcenar s'appuie, en fait, ici directement sur le début de la *Vie d'Hadrien* que nous a transmise l'*Histoire Auguste*, un recueil de biographies de la fin du IV<sup>e</sup> siècle : « L'ascendance la plus ancienne de l'empereur Hadrien remonte à des Picentins, la plus récente à des Espagnols, puisque Hadrien, dans les livres sur sa vie, rappelle lui-même que ses ancêtres, originaires d'Hadria, s'installèrent à Italica à l'époque des Scipions. Hadrien eut pour père Aelius Hadrianus surnommé Afer et cousin de l'empereur Trajan, pour mère Domitia Paulina originaire de Gadès, pour sœur Paulina mariée à Servianus, pour femme Sabine, pour quadrisaïeul Maryllinus qui fut le premier de sa famille à être sénateur du peuple romain »<sup>29</sup>. Si le personnage yourcenarien mentionne à ce moment-là que ses ancêtres se sont « établis en Espagne depuis l'époque des Scipions » (p. 307)<sup>30</sup>, c'est plus loin, dans la section *Disciplina Augusta*, au moment où il essaie de se reconstruire après les épreuves qu'il a subies, qu'il évoque, à l'occasion de son passage sur place, « la petite ville d'Hadria » (p. 461) d'où partirent ses ancêtres. Pour l'heure, c'est le milieu espagnol qui est au centre de ses propos, car ce sont ses souvenirs d'enfance qu'il relate, et ils ne sont pas très fournis.

S'il met en avant son grand-père, c'est, bien sûr, en référence aux pratiques de la biographie antique qui privilégie l'ordre chronologique dans la présentation des ancêtres<sup>31</sup>, mais c'est aussi parce que – dans la recreation de Marguerite Yourcenar – c'est l'être qui l'a le plus frappé dans sa prime enfance. En même temps, les capacités divinatoires qui lui sont prêtées installent dès le début de l'existence

---

<sup>29</sup> *Vie d'Hadrien*, 1, 1-2, traduction de J.-P. CALLU, Les Belles Lettres (nous citerons désormais le texte dans cette traduction) : *Origo imperatoris Hadriani uetustior a Picentibus, posterior ab Hispaniensibus manat, si quidem Hadria ortos maiores suos apud Italiam Scipionum temporibus resedisse in libris uitae suae Hadrianus ipse commemoret. Hadriano pater Aelius Hadrianus cognomento Afer fuit, consobrinus Traiani imperatoris, mater Domitia Paulina Gadibus orta, soror Paulina nupta Seruiano, uxor Sabina, atauus Maryllinus qui primus in sua familia senator populi Romani fuit.*

<sup>30</sup> Les références de pages sans autre indication renvoient à *Mémoires d'Hadrien*, in *Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982.

<sup>31</sup> Cf. les vies d'Auguste ou de Néron chez Suétone.

d'Hadrien le thème de la vocation impériale, même si l'enfant n'y prête qu'une attention limitée.

Marguerite Yourcenar mêle en la personne du grand-père Marullinus, en réalité, deux personnages signalés par l'*Histoire Auguste*, le « quadrisaïeul Maryllinus »<sup>32</sup>, et « son grand-oncle Aelius Hadrianus, un homme versé dans la science du monde céleste »<sup>33</sup> qui lui avait prédit l'empire. La prophétie issue de deux réseaux de signes qui se confirment réciproquement – l'analyse des astres et celle des lignes de la main – est, en fait, comme un non-événement pour l'Hadrien et le Marullinus de Marguerite Yourcenar, l'enfance et la vieillesse se rejoignant dans une sorte de conciliation des contraires<sup>34</sup> ; l'ouverture de l'enfance à tous les futurs et le repliement du vieillard revenu de tout trouvent leur point de rencontre : « Sa nouvelle me bouleversera moins qu'on ne pourrait le croire : tout enfant s'attend à tout. Ensuite, je crois qu'il oublia sa prophétie, dans cette indifférence aux événements présents et futurs qui est le propre du grand âge » (p. 308).

Comme le fera Marguerite Yourcenar dans *Le Labyrinthe du monde*, recherchant dans ses ancêtres d'éventuels points communs avec elle-même, mais aussi comme Marc Aurèle indiquant ce qu'il doit à tel ou tel des êtres qui ont contribué à sa formation, Hadrien évalue ce qu'il tient de son grand-père : s'il ne s'intéresse pas, enfant, aux pratiques divinatoires, ce premier contact avec les sciences occultes sera déterminant par la suite : « [...] le goût de certaines expériences dangereuses ne m'est que trop resté » (p. 308). Il lui doit encore, nous dit-il, son accent espagnol<sup>35</sup>, l'habitude de marcher nu-tête<sup>36</sup> (p. 307-308), ainsi qu'une certaine parcimonie (p. 463).

Le récit d'Hadrien donne l'impression d'une relation privilégiée, mais dans une grande économie de mots et de sentiments : une relation de respect et de distance entre le petit-fils et le grand-père. Avec Marullinus Hadrien connaît un premier contact avec le sacré : le personnage du grand-père est comme mythifié, par l'enfant d'alors ?, par le désormais vieillard Hadrien recomposant son passé ? – les deux sans doute. Marullinus représente des temps immémoriaux : « C'était l'homme de la tribu, l'incarnation d'un monde sacré et presque effrayant dont j'ai parfois retrouvé des vestiges chez nos

---

<sup>32</sup> *Vie d'Hadrien*, 1, 2. Saumaise, dans son édition (en 1620) donne *Marullinus*.

<sup>33</sup> *Vie d'Hadrien*, 2, 4 : [...] *a patruo magno Aelio Hadriano peritia caelestium callente [...]*.

<sup>34</sup> Pour un autre rapprochement de l'enfance et de la vieillesse : *AN, EM*, p. 1073.

<sup>35</sup> La *Vie d'Hadrien*, 3, 1, parle, sans référence au grand-père, de l'« agent assez campagnard » d'Hadrien : *agrestius*.

<sup>36</sup> DION CASSIUS, *Histoire romaine*, 69, 9, 4, sans référence au grand-père.

nécromanciens étrusques » (p. 307) ; Hadrien doit éprouver devant lui le frisson que suscite le sacré. On pourrait, d'ailleurs, établir un rapprochement avec les sentiments qu'Hadrien à la fin de son règne éveille chez Fronton.

Marullinus est un homme qui vit dans une certaine communion avec la nature ; peu cultivé, mais non inculte, il « avait sur les animaux de singuliers pouvoirs » (p. 308), il passait de longs moments à observer le ciel et semblait vivre en harmonie avec un univers où tout a sa place : « Les astres étaient pour lui des points enflammés, des objets comme les pierres et les lents insectes dont il tirait également des présages, parties constituantes d'un univers magique qui comprenait aussi les volitions des dieux, l'influence des démons, et le lot réservé aux hommes » (p. 308). Sa mort, seul dans la nature, préfigure celle de Nathanaël dans son île, mais si Marullinus rejoint ici la nature dont il n'est qu'un fragment, c'est dans un contexte plus sinistre, qui tient à la différence même de ces deux êtres si proches par leur sens de la communion universelle, mais dans une forme de rigidité pleine de *grauitas* pour le Romain d'Espagne et dans la simplicité d'une sympathie d'ouverture pour l'homme obscur : Nathanaël « se cala comme pour dormir » (*HO*, p. 1000) ; dans le creux où il meurt il songe que « [c]e qu'on retrouverait au printemps quand les braconniers dénicheurs d'œufs viendraient ne vaudrait pas la peine d'être mis en terre » (*HO*, p. 999-1000). Pour Marullinus, au contraire, « [o]n le trouva un matin dans le bois de châtaigniers aux confins du domaine, déjà froid, et mordu par les oiseaux de proie » (p. 308). Ce n'est que bien plus tard, après le récit de la mort d'Antinoüs, qu'Hadrien fait part de son émotion d'enfant au moment de la disparition de son grand-père : « Enfant, j'avais hurlé sur le cadavre de Marullinus déchiqueté par les corneilles, mais comme hurle la nuit un animal privé de raison » (p. 442). Hadrien renvoie ici à la définition classique de *l'infans* que nous avons rappelée, mais c'est pour mieux faire ressortir la dimension instinctive de ce comportement, somme toute en harmonie avec ce que furent ses rapports avec son grand-père, « presque sans paroles » (p. 307).

Les sources antiques nous disent seulement, du père d'Hadrien, qu'il exerça la préture<sup>37</sup>, portait le nom d'*Afer*<sup>38</sup>, était cousin de Trajan<sup>39</sup> et qu'il mourut quand son fils était dans sa dixième année<sup>40</sup> ; dans *Mémoires d'Hadrien*, il y a un décalage de trois ans puisque l'empereur dit : « J'avais douze ans quand cet homme surmené nous

<sup>37</sup> *Id.*, *ibid.*, 69, 3, 1.

<sup>38</sup> *Id.*, *ibid.* ; *Vie d'Hadrien*, 1, 2.

<sup>39</sup> *Vie d'Hadrien*, 1, 2.

<sup>40</sup> *Ibid.*, 1, 4 : *decimo aetatis anno*.

quitta » (p. 309), mais ce qui est plus important, c'est l'image qu'Hadrien donne de son père, et qui est, vu le caractère limité des sources sur lui, pure création de l'auteur : Aelius Afer Hadrianus apparaît comme un serviteur appliqué de l'empire, mais un être terne, que la vie avait rendu sceptique ; c'était « un homme accablé de vertus » (p. 309). Il aura fort peu compté pour Hadrien, comme en témoignent les quelques lignes où la lucidité l'emporte sur la *pietas*, qu'il lui consacre. Le seul héritage intellectuel qu'Hadrien reconnaisse de sa part est une forme de zèle dans les tâches les plus courantes : « J'ai connu moi-même ces honorables tentations de la minutie et du scrupule » (p. 309). La mort de son père fut aussi pour lui un événement étranger : « Mon père était mort, mais un orphelin de douze ans n'avait remarqué que le désordre de la maison, les pleurs de sa mère, et sa propre terreur ; il n'avait rien su des affres que le mourant avait traversées » (p. 442).

Sur sa mère Hadrien est encore plus discret : il garde d'elle l'image d'une silhouette, une physionomie, une démarche ; mais il est remarquable dans ce portrait que, en l'espace de quatre lignes on rencontre le nom « douceur » et l'adjectif « doux » pour la qualifier (p. 309). Toutefois, les liens entre le fils et la mère ne sont pas solides, puisque Hadrien ne se souvient même pas de l'époque où elle est morte : « Ma mère était morte beaucoup plus tard, vers l'époque de ma mission en Pannonie ; je ne me rappelais pas exactement à quelle date » (p. 442).

Hadrien, pas plus que Zénon ou Nathanaël, n'est attaché à ses parents : ces personnages yourcenariens sont des êtres indépendants qui se font eux-mêmes leur propre expérience de la vie en trouvant éventuellement ailleurs des substituts parentaux.

Hadrien présente sa sœur comme un être qui a été dépourvu d'enfance, prise d'emblée dans son personnage de matrone : « Ma sœur Pauline était grave, silencieuse, renfrognée, et s'est mariée jeune avec un vieillard » (p. 310). La différence d'âge, mais surtout de tempérament interdit toute connivence entre frère et sœur.

Hadrien retient de ce milieu espagnol un caractère extrêmement étroit, pesant et austère : les *Aelii* semblent fermés à toute forme de culture nouvelle et tout se passe comme si la province de Bétique était elle aussi à l'écart des courants intellectuels de l'époque et ignorait jusqu'à l'hellénisme, ce qui n'est pas fondé historiquement<sup>41</sup> ; mais,

---

<sup>41</sup> Ainsi, dans le domaine des arts, l'Espagne est ouverte à l'apport de l'Italie comme de l'Orient : cf. Claude LEPELLEY *et alii*, *Rome et l'intégration de l'Empire*, II, Paris, PUF, 1998, p. 140, qui cite W. TRILLMICH *et alii*, *Hispania Antiqua. Denkmäler der Römerzeit*, 1993 ; sur la vision de l'Espagne chez Marguerite Yourcenar, cf. Elena

## L'enfance dans Mémoires d'Hadrien

par là ressort le contraste entre cette famille et celui que son maître Scaurus initiera tôt à l'étude du grec et qu'on surnommait le *Graeculus*. Le grand-oncle Aelius que mentionnait l'*Histoire Auguste* est alors introduit dans le récit, porteur d'une signification nouvelle : il incarne le terme le plus achevé de la culture familiale, mais est en retard d'environ cent ans : il « se bornait dans ses lectures aux auteurs les plus connus du siècle d'Auguste » (p. 310).

Hadrien connaît de purs bonheurs dans ses premières années, qui sont d'autant plus valorisés dans le souvenir du vieillard : ses « courses d'enfant sur les collines sèches de l'Espagne, [le] jeu joué avec soi-même où l'on va jusqu'aux limites de l'essoufflement, sûr que le cœur parfait, les poumons intacts rétabliront l'équilibre » (p. 290), mais, en règle générale on a l'impression que l'enfance au sein de la famille est une zone d'ombre et d'ennui. Il n'en va pas tout à fait de même dans ce qu'Hadrien nous dit de l'éducation qu'il a reçue.

Hadrien s'attache bien davantage à exposer quelle fut sa formation intellectuelle et l'enseignement qu'on lui prodigua ; cette éducation s'est poursuivie, comme il se doit, bien au-delà de l'enfance, mais c'est à la prime éducation que nous nous tiendrons pour respecter le cadre de ce colloque. D'ailleurs, mais sans recourir à ce qui pourrait passer pour du pittoresque historique aux yeux du lecteur moderne, la cérémonie de la prise de toge virile, Hadrien marque lui-même la sortie de l'enfance par cette expression : « J'avais seize ans » (p. 312), qui inaugure le récit de son premier séjour en Grèce, comme si cette culture ouvrait véritablement à la vie adulte, car permettant une véritable prise de conscience.

Durant son enfance, il est d'abord confronté aux écoles d'Espagne, puis à celle de Terentius Scaurus à Rome. L'enseignement en Espagne apparaît comme aussi sclérosé que le milieu familial : les écoles « d'Espagne s'étaient ressenties des loisirs de la province » (p. 310)<sup>42</sup>. Hadrien porte aussi un jugement sans complaisance sur l'école de Scaurus<sup>43</sup>, même s'il y a beaucoup appris. Certains de ses maîtres ont su susciter sa sympathie, mais, en règle générale, selon lui, ce milieu

---

REAL, « De l'Hellespont aux Hespérides », *Marguerite Yourcenar et la Méditerranée*, Camillo FAVERZANI éd., Clermont-Ferrand, 1995, p. 189-197.

<sup>42</sup> Cette présentation est tout à fait tendancieuse : Henri-Irénée MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité -2- Le monde romain*, Paris, Seuil, coll. Points, 1981 (1<sup>re</sup> éd. : 1948), p. 99-100, souligne au contraire la prolifération et la qualité des écoles d'Espagne sous l'Empire, qui ont contribué à l'émergence de grands écrivains comme Sénèque, Lucain, Quintilien ou Martial.

<sup>43</sup> L'*Histoire Auguste*, *Vie de Verus*, 2, 5, indique que Scaurus fut *grammaticus Hadriani* et AULU-GELLE, *Nuits attiques*, XI, 15, 3, présente Terentius Scaurus comme *diui Hadriani temporibus grammaticus uel nobilissimus*, « le grammairien peut-être le plus connu au temps du divin Hadrien », traduction de René MARACHE, Les Belles Lettres.

est celui de la mesquinerie, de la vanité, de la pédanterie et de la tyrannie sur les élèves : « chacun, enfermé dans les étroites limites de son savoir, méprisait ses collègues, qui tout aussi étroitement savaient autre chose » (p. 310). Cette vision négative du monde enseignant n'est pas isolée dans les œuvres de Marguerite Yourcenar, qui a elle-même bénéficié d'une éducation en dehors des institutions scolaires : on pourra la comparer à l'image de ses années de collègue qui est restée à Michel, son père, dans *Archives du Nord* (*EM*, p. 1087-1088). Le monde des condisciples n'est pas plus apprécié : Hadrien parle de « la brutalité de l'enfance » (p. 310) et pas plus que Michel il ne s'est fait de camarades ; Michel évoque « des jeux brutaux ou violents » (*AN, EM*, p. 1087) ; pour Octave Pirmez, il s'agit « de la routine du collègue et de la brutalité de ses condisciples » (*SP, EM*, p. 844). Il semble qu'il y ait chez Marguerite Yourcenar, par une sorte de tradition familiale (?), une aversion pour le milieu scolaire. Hadrien toutefois est moins négatif que Michel sur ce point, et il reconnaît sa dette envers ses professeurs ; en cela il rejoint, *mutatis mutandis*, le début des pensées de Marc Aurèle, où le prince rend hommage à ses maîtres. Grâce à l'école, Hadrien a découvert la poésie, les beautés de la littérature, mais aussi la vie ; ce qu'il prise par-dessus tout, c'est que son maître l'ait initié au monde fascinant de la langue et de la culture grecques : « Je serai jusqu'au bout reconnaissant à Scaurus de m'avoir mis jeune à l'étude du grec. [...] mon grand dépaysement commençait, et mes grands voyages, et le sentiment d'un choix aussi délibéré et aussi involontaire que l'amour » (p. 311-312).

Indirectement, sans que ce soit son but, l'école a ouvert Hadrien sur la vie, d'une autre manière : cette micro-société qu'il a eu tout le loisir d'observer, lui a enseigné les mécanismes de toutes les sociétés. De même, de l'étude de la grammaire et, plus tard, de la rhétorique, il tire des principes qui lui seront utiles, car le « mélange de règle logique et d'usage arbitraire » qui régit la langue est à la base de tous les rapports humains (p. 311). En outre, les exercices de rhétorique lui apprennent à franchir les frontières du moi en essayant de se mettre à la place de personnages très éloignés de lui. Il acquiert ainsi une méthode qui lui sera profitable à l'avenir car elle lui permettra de mieux comprendre ses interlocuteurs.

C'est donc, avant tout, sur sa formation intellectuelle qu'Hadrien insiste dans la peinture de son enfance. De sa « période d'apprentissage auprès de la Septième Légion » (p. 312), on ne saura presque rien sinon que ce furent « quelques mois de vie rude et de chasses farouches » (p. 313) ; et cette mention fonctionne surtout

comme élément de contraste pour faire ressortir le charme du premier contact avec la Grèce qui suivit<sup>44</sup>.

Comme nous l'avons vu, c'est alors qu'il en est au récit de la mort d'Antinoüs qu'Hadrien est amené à évoquer la disparition de son grand-père et de ses parents. Mais c'est vers la fin de sa vie que des images visuelles ou auditives issues de son enfance s'imposent à lui comme pour assurer la circularité du récit en rappelant les origines au moment de la fin : après une crise – une hémorragie au camp de Béthar –, il se remémore soudain « une cantilène en l'honneur d'Épona, déesse des chevaux, que chantait jadis à voix basse [s]a nourrice espagnole, grande femme sombre qui ressemblait à une Parque » (p. 478) ; ce souvenir d'enfance est aussi un signe annonciateur de la mort, les trois sœurs ayant la fonction de filer, répartir, mais aussi couper le fil du destin. En outre, selon Paul-Marie Duval, la déesse cavalière Épona, « patronne des cavaliers de l'armée », « peut avoir valeur de symbole funéraire : sur quelques stèles tout au moins, elle évoque [...] le voyage de l'âme outre-tombe »<sup>45</sup>. Plus tard, dans ses derniers jours, l'empereur voit en songe son père « couché dans son lit de malade, dans une pièce de [leur] maison d'Italica, [qu'Hadrien] a quittée sitôt après sa mort » (p. 512), avec sur sa table « une fiole pleine d'une potion sédative [qu'Hadrien] l'[a] supplié de [lui] donner » (p. 512), anecdote qui trouve son origine dans l'*Histoire Auguste* : « En outre, il rêva qu'il s'était fait donner par son père un breuvage soporifique »<sup>46</sup>.

Il constate dans ses derniers moments la permanence de son être sous toutes les modalités qui sont les siennes : il est la résultante de toutes ses composantes successives : « Je suis ce que j'étais ; je meurs sans changer. À première vue, l'enfant robuste des jardins d'Espagne, l'officier ambitieux rentrant sous sa tente en secouant de ses épaules des flocons de neige semblent aussi anéantis que je le serai quand j'aurai passé par le bûcher ; mais ils sont là ; j'en suis inséparable » (p. 511). Mais Hadrien n'a pas de prédilection pour son enfance non plus que pour sa jeunesse en général : l'homme fait qu'il est, qui s'est construit et se construit encore dans la rédaction de ses mémoires, n'a

---

<sup>44</sup> Pour ce séjour auprès de la Septième Légion dans les Pyrénées, Marguerite Yourcenar interprète un passage de la *Vie d'Hadrien*, 2, 1-2, qui signale que dans sa quinzième année Hadrien revint dans sa patrie, qu'il prit part à des exercices militaires et qu'il fit preuve d'un goût excessif pour la chasse. Le terme de *militiam* ne doit pas renvoyer à un véritable service militaire, mais concerner plutôt des exercices préliminaires dans le cadre d'un collège de *Iuvenes* : cf. Rémy POIGNAULT, *L'Antiquité dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, Bruxelles, coll. Latomus, 1995, p. 522-523.

<sup>45</sup> Paul-Marie DUVAL, *Les dieux de la Gaule*, Paris, 1976, p. 50.

<sup>46</sup> *Vie d'Hadrien*, 26, 10 : *Somniauit praeterea se a patre potionem soporiferam impetrasse*.

que défiance pour une période floue où l'être est un simple faisceau de potentialités : « En dépit des légendes qui m'entourent, j'ai assez peu aimé la jeunesse, la mienne moins que toute autre » (p. 313) ; pour lui, c'est « une époque mal dégrossie de l'existence, une période opaque et informe, fuyante et fragile » (p. 313). Nous sommes assez éloignés de l'image de Lazare dans *Un belle matinée*, où ce champ des possibles est magnifié.

Il n'empêche qu'Hadrien, dans les expressions mêmes qu'il emploie, valorise l'enfance comme symbole de beauté, qu'il s'agisse d'Antinoüs, désigné souvent comme « l'enfant » (p. 389, 423, 429 ...), pour évoquer sa jeunesse<sup>47</sup> certes – mais, mis à part les premiers temps qui ont suivi la rencontre, il est sorti de l'enfance *stricto sensu* – et le terme a plutôt une valeur affective<sup>48</sup>, ou qu'il s'agisse des pages de la cour (p. 434, 437, 463) ; dans leur cas, à la jeunesse et à la beauté s'ajoute souvent une nuance d'effronterie : « le rire insolent et charmant d'un page » (p. 347). De même quand l'empereur essaie de se rappeler les moments lumineux de ses amours féminines, c'est encore la métaphore de l'enfance qui apparaît comme marque d'insouciance légèreté : « Je m'efforce de ressaisir un instant des boucles de fumée, les bulles d'air irisées d'un jeu d'enfant » (p. 335).

Dans l'ouvrage quelques autres rapports entre parents et enfants sont évoqués : l'exercice de la justice a amené Hadrien à rencontrer des haines profondes entre parents et enfants s'entre-déchirant au cours de procès (p. 316). À l'inverse Attianus offre l'image d'un père soucieux de l'avenir de sa descendance, bien qu'il soit prêt à placer au-dessus des intérêts des siens son dévouement à l'empereur (p. 364). Mais en général l'intérêt pour l'enfant relève plutôt du monde des femmes (p. 334). Hadrien imagine que la femme, d'ordinaire artificielle, retrouve une simplicité naturelle, qu'elle redevient « la créature humaine dépouillée, seule avec elle-même » « après la mort d'un premier-né » (p. 334). Il croit donc à un instinct maternel. Il relate aussi la souffrance d'un père, « un portier nubien » à la mort de son enfant tombé d'une galerie (p. 448) : la douleur de ce père émeut l'empereur qui vient de perdre Antinoüs, mais « [d]eux jours plus tard » le père « s'épouillait béatement, couché au soleil au travers du seuil », offrant un raccourci saisissant des sentiments humains en un passage du deuil à l'apaisement qui préfigure ce que sera *mutatis*

---

<sup>47</sup> En fait, Antinoüs doit avoir 14 ans environ au moment où Hadrien le rencontre (cf. Remy POIGNAULT, *op. cit.*, p. 477) ; alors il appartient encore au monde de l'enfance.

<sup>48</sup> Jean-Pierre NÉRAUDAU, *Être enfant à Rome*, Paris, 1984, p. 61, fait remarquer toute la puissance affective de la plainte de Virgile à propos de la mort de Marcellus à 20 ans quand il emploie l'apostrophe *miserande puer* (*Énéide*, VI, v. 882).

*mutandis* l'attitude d'Hadrien, même s'il lui faudra plus de temps : non pas l'oubli, mais le libre cours redonné à la vie<sup>49</sup>.

D'autre part, en tant que responsable du monde, Hadrien est attentif au sort des enfants, interdisant les sacrifices d'enfants qui étaient commis encore dans la région de Carthage (p. 506) ; et il est sensible au gâchis de la guerre, soit que les enfants y périssent comme ceux d'un chef sarmate qui entraîne sa famille dans la mort, les Romains découvrant son cadavre « près de ses femmes étranglées et d'un horrible paquet qui contenait leurs enfants » (p. 339), soit que la haine les dénature, comme les enfants juifs faits prisonniers à l'issue de la guerre : « des enfants ricanants, déjà féroces, déformés par des convictions implacables, se vantant très haut d'avoir causé la mort de dizaines de légionnaires [...] » (p. 479) ; on opposera bien sûr ce rictus au « rire insolent et charmant » du page que nous venons d'entrevoir.

À la question de l'enfance est liée celle de la paternité. Hadrien n'a pas eu d'enfant. Il apprécie cette liberté quand, empereur, il parcourt le monde romain, qu'il organise : « Et c'est alors que je m'aperçus de l'avantage qu'il y a à être un homme nouveau, et un homme seul, fort peu marié, sans enfants, presque sans ancêtres, Ulysse sans autre Ithaque qu'intérieure » (p. 382). Si son épouse Sabine « se félicit[e] de mourir sans enfants » (p. 488) car elle aurait craint d'enfanter des monstres ressemblant à leur père<sup>50</sup>, outre l'indépendance qu'il y a gagnée, Hadrien expose l'avantage politique que lui vaut son absence de paternité : cela lui permet de choisir comme successeur celui qui lui semble le plus digne ; il rejoint là l'idéologie sénatoriale du choix du meilleur qui avait bien des partisans à l'époque. Il sait que les fils peuvent ne pas ressembler à leur père et il semble avoir la prescience de ce que sera Commode, quand il se demande à propos de Marc Aurèle « sur quel écueil sombrera cette sagesse [...] : sera-ce une épouse, un fils trop aimé ? » (p. 496). Il est à noter que Marguerite Yourcenar écarte « au profit d'une interprétation plus littérale des textes » (p. 549-550) un article de Jérôme Carcopino paru en 1949, où le savant expose la thèse selon laquelle Lucius, choisi comme premier successeur, serait un bâtard d'Hadrien<sup>51</sup>.

<sup>49</sup> Cette anecdote est inventée à partir de *Papyrus Oxyrhynchus*, III, Londres, 1903, n° 475, qui relate la chute mortelle d'un jeune esclave, mais bien plus tard, en 182.

<sup>50</sup> Cf. PSEUDO-AURÉLIUS VICTOR, *Abrégé des Césars*, XIV, 8 : *Quae palam iactabat se, quod immane ingenium probauisset, elaborasse ne ex eo ad humani generis perniciem grauidaretur* (traduction de Michel FESTY, *Les Belles Lettres* : « Elle répétait ouvertement qu'ayant connu par expérience son caractère cruel, elle avait fait en sorte de ne pas être enceinte de lui pour la perte du genre humain »).

<sup>51</sup> Jérôme CARCOPINO, « L'hérédité dynastique chez les Antonins », *Revue des Études Anciennes*, 51, 1949, p. 262-321. Marguerite Yourcenar dans sa Note, p. 549, date, à tort, l'article de 1950.

Le personnage yourcenarien ne tient pas particulièrement à se reproduire dans un être de sa chair<sup>52</sup>. Ce qu'il revendique comme paternité, c'est celle de ses actes. Il emprunte ainsi à Diodore de Sicile le mot du général thébain Épaminondas se vantant « d'avoir pour filles ses victoires »<sup>53</sup> (p. 483). Mais, en fait, Hadrien se trouve un fils de substitution en la personne du jeune Marc Aurèle à qui il livre cet examen de soi que sont les *Mémoires*, et dont il sait qu'il diffère profondément de lui, mais qu'il sera digne de lui succéder. Tout cet ouvrage s'adresse non pas à un enfant, Marc a alors 17 ans (p. 301) et est donc sorti de la *pueritia*, mais la vie d'Hadrien aidera à sa formation même si Hadrien est conscient de la distance qui les sépare. Hadrien s'y montre en père quand il dit avoir connu Marc « dès le berceau » (p. 495) et avoir veillé sur son éducation (p. 496). La scène de la cérémonie des Frères Arvales est significative à cet égard : « je t'ai tenu par la main durant le sacrifice [...] ; j'ai regardé avec un tendre amusement ta contenance d'enfant de cinq ans, effrayé par les cris du pourceau immolé, mais s'efforçant de son mieux d'imiter le digne maintien des aînés » (p. 496)<sup>54</sup>. L'attitude d'Hadrien envers Marc, qui n'est pas même son fils adoptif – c'est Antonin son fils adoptif qu'il chargera de l'adopter – mais un fils selon son cœur, est opposée à celle de Lucius qui a donné, en bon Romain, à son épouse trois enfants (p. 486), mais n'a guère d'attention pour eux : peu avant sa mort, quand on lui apporta son fils « bel enfant de sept ans, édenté et rieur [,] il le regarda avec indifférence » (p. 493). Au contraire, à l'approche de la mort, même si *Mémoires d'Hadrien* a plus d'un destinataire, dont lui-même, c'est vers Marc que se tourne Hadrien.

Ainsi Hadrien, qui a été un homme d'action, ne s'attarde pas sur son enfance, d'une part, parce que Marguerite Yourcenar est fidèle au matériau antique et, d'autre part, parce que cet être qui se construit est défiant à l'égard du caractère informe de l'enfance. Il n'empêche que des images surgissent vers la fin de sa vie qui émergent de ses lointaines jeunes années, assurant l'identité de l'être sous la multiplicité. Si ses mémoires sont écrits dans la perspective de la mort approchante, ils ne sont toutefois pas fermés, et la structure circulaire de la partie de la Villa Adriana où le texte est censé être écrit est tout

---

<sup>52</sup> Zénon non plus, mais il lui arrive de penser qu'il a pu engendrer un enfant qu'il ne connaît pas : « Il éprouva le sentiment d'une infinie fatigue, et malgré lui quelque orgueil. Si cela était, il avait partie liée, comme il l'avait d'ailleurs déjà par ses écrits et ses actes ; il ne sortirait du labyrinthe qu'à la fin des temps » (*ON*, p. 796).

<sup>53</sup> DIODORE DE SICILE, XV, 87, 6.

<sup>54</sup> Rien n'atteste, en réalité, qu'Hadrien ait fait coopter Marc par le collègue des Frères Arvales ; il s'agit d'une méprise : cf. Rémy POIGNAULT, *op. cit.*, p. 868.

## *L'enfance dans Mémoires d'Hadrien*

à fait significative : c'est un lieu à la fois clos – permettant la concentration sur soi – et ouvert au monde : « un îlot de marbre au centre d'un bassin entouré de colonnades, une chambre secrète qu'un pont tournant, si léger que je peux d'une main le faire glisser dans ses rainures, relie à la rive, ou plutôt sépare d'elle » (p. 483). Certes Hadrien est centré sur lui-même pour retracer sa vie, mais il le fait en s'adressant aux générations futures, incarnées ici par le jeune Marc, le destinataire explicite de l'œuvre : ainsi Hadrien reproduit en quelque sorte avec le prince le contact qu'il a connu avec son propre grand-père, mais, cette fois, par le recours au langage le mieux construit.